

Denis Ducroz

N'approchez pas de l'île Dawson

Roman



Guérin
éditions Paulsen

Couverture :
Voilier au mouillage en Patagonie, Chili
© Cameron Cope

© Éditions Paulsen, 2016
Collection Guérin – Chamonix
Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media.
www.editionsguerin.com

Denis Ducroz

N'approchez pas de l'île Dawson

Extrait numérique



Guérin
éditions Paulsen

1

Un jeune homme m'a appelé la semaine dernière, avec ce ton de politesse affermie que se donnent les adolescents lorsqu'ils craignent de n'être pas assez considérés. Au téléphone, sa voix ne m'évoquait aucun souvenir précis, mais elle ne sonnait pas non plus comme totalement inconnue.

« Monsieur Christian Hainaut ?

– Oui, bonjour.

– C'est bien vous qui avez tourné "Voiles et Glaciers" ?

– Oh là ! C'est vieux ça...

– Dix-neuf ans. »

À la manière dont il m'a coupé, j'ai compris que ça n'était pas pour lui le résultat d'une soustraction anodine. Je me suis fait plus modeste, j'ai tenté de savoir pourquoi un homme à la voix si juvénile s'intéressait à l'une de mes productions télévisuelles aussi datées.

Dix-neuf ans. Cela renvoyait à l'époque où l'aventure était un créneau porteur, où les aventuriers débusquaient trois francs six sous en quadrillant la planète de superlatifs pompeux : le plus haut, le plus froid, le plus venteux, le plus inaccessible... L'époque où l'on pouvait, si l'on n'était pas exigeant, faire le tour du monde à l'œil en ramenant des images. Et nous n'étions pas exigeants, enfin pas encore.

Je m'accordai quelques secondes de répit, le temps de trouver une formule accueillante à installer dans la brèche qu'il venait d'ouvrir dans mon passé. Voulait-il à son tour explorer la région ? La télé a fouiné dans tous les recoins du globe et les destinations jadis les plus hors de portée sont aujourd'hui au catalogue des tour-opérateurs... Le jeune homme me fit gentiment remarquer qu'Internet arrivait jusque dans sa campagne. Non, me dit-il, la seule géographie des lieux ne l'avait pas poussé à me déranger ; aujourd'hui, c'était l'Histoire qui me téléphonait depuis une petite ville de Bretagne, et l'Histoire avait un nom : Sébastien Goadech. Ce nom réveillait une douleur assoupie : « Je suis le fils de Cathy Bruzon. »

Elle rit aux éclats. Elle me prend à témoin de sa joie libératrice. Elle a les cheveux collés par la pluie et elle s'essuie les yeux d'une main en pilotant le hors-bord de l'autre, les gaz à fond, au risque de me faire basculer lorsqu'elle vire pour se diriger vers la plage. Elle rit parce qu'elle a embrayé le moteur à l'instant précis où ce gros con de Francis posait le pied sur le boudin gonflé. Elle pleure de joie parce qu'il a fini pendu à la ligne de vie, les bottes pleines d'eau, en jurant contre le reste du monde, tout le reste dont nous faisons partie, tous ces ingrats et ces incapables qui devaient à sa notoriété et à sa générosité leurs vacances en Patagonie.

Je revois l'eau grise du fjord où Cathy slalomait entre les blocs de glace. Je revois le ciel gris sur la forêt pluviale et le bateau dont nous nous éloignons, complices d'une action que le patron désavouait. J'entends Cathy en appeler à la mutinerie avec le sérieux qu'imposait la situation, et l'étourdissante vitalité de son caractère. À bord, nous étions tous amoureux d'elle.

« Et comment va-t-elle, Super Cathy ?
– Elle est morte il y a deux mois. »

Comme toutes les aventures médiatisées des années quatre-vingt, la nôtre était partiellement bidonnée. C'était d'ailleurs la condition nécessaire pour que les chaînes de télévision retiennent le projet, et c'était devenu la condition suffisante pour que des sponsors le financent. Dans leur plan de communication, qu'on appelait encore publicité à l'époque, nous étions présentés comme des jeunes gens entreprenants, voire courageux, qui se proposaient de porter haut, ou loin, ou plus vite, les couleurs de leur boîte. Cela justifiait bien un coup de pouce donné par une société à la pointe de la modernité, et qui savait prendre des risques. Dans leur sacro-sainte équation : un franc pour le faire, un franc pour le faire savoir, nos généreux donateurs ne trouvaient pas insensé de profiter d'une heure d'antenne sur une chaîne nationale, pour associer nos aventures à leur compagnie d'assurances, ou promouvoir leur savoir-faire technologique.

Des notoriétés s'étaient ainsi construites autour d'individus qui, chacun dans son domaine, constituaient une référence pour les responsables de programmes, et un devancier indépassable pour les concurrents plus jeunes, désireux de se faire une place à l'écran. Cette surenchère de l'exploit télévisé conduisait les seconds à vanter leurs performances, tandis que, pour durer,

les premiers concoctaient des projets exotiques auxquels personne n'avait encore jamais pensé.

Dans un silence quasi religieux, le preneur de son orientait son micro vers trois malheureux glaçons qui flottaient sur l'eau plate. En prêtant l'oreille, on n'entendait qu'un crépitement subtil se détachant du très lointain murmure d'une cascade. Sur le pont du voilier, nous étions huit à nous regarder, muets comme des statues, retenant notre souffle pour ne pas altérer la transmission.

Lorsque la voix nous libéra, sortie d'un petit haut-parleur qu'on avait installé sous le mât, chacun bougea à sa guise, comme au concert à la fin d'un mouvement.

« Fabuleux ! Francis. Pouvez-vous répéter pour nos auditeurs ce que vous leur avez fait entendre ?

– Oui, Nicolas. Ce sont de minuscules bulles d'air, comprimées depuis des siècles dans la glace, qui éclatent quand la glace fond au contact de l'eau de mer. C'est la composition de ces bulles que les glaciologues étudient pour connaître la qualité de l'air à l'époque où la neige l'a emprisonné.

– Fantastique ! Francis. Et où êtes-vous en ce moment ? Entourés d'icebergs j'imagine ?

– Tout à fait Nicolas, d'ailleurs, pour ne pas couvrir ce pétilllement, Serge, notre barreur, a dû chercher un espace d'eau libre où la coque ne vient pas heurter les grawlers.

– Vous nous parlez de... grawlers, Francis ?

– Ce sont les millions de blocs qui résultent de la fracturation des icebergs ou de la banquise, et qui dérivent en formant sur la mer un tapis blanc qui ondule avec la houle.

– Vous nous faites rêver Francis. J'imagine que vous êtes entourés de... grawlers, c'est comme ça qu'on dit.

– À l’infini, Nicolas, à l’infini. Et vous prononcez très bien.

– Merci encore Francis Leblanc, merci pour ces minutes exaltantes que vous nous offrez, et à bientôt. Ici à Paris, nous suivons votre aventure avec passion. Merci et bonne continuation. Terminé.

– Merci à vous Nicolas, et un grand salut de l’équipe à tous vos auditeurs. Terminé. »

Je ne me rappelle plus qui a éclaté de rire le premier. Sans doute était-ce un des membres qui savait que son amitié avec Francis relevait d’une complicité assez ancienne pour que notre star ne prenne pas ombre de sa réaction.

Francis était l’une des deux personnalités importantes présentes sur le bateau. C’était l’aventurier officiel de l’expédition “Voiles et Glaciers”. À ses qualités de marin émérite au physique avantageux, il ajoutait celles d’un communicant hors pair qui savait vendre, à la fois le récit de ses exploits passés et de celui qu’il s’apprêtait à accomplir. Pendant que le preneur de son rangeait ses câbles et que chacun retournait à ses occupations, Francis cherchait des signes d’approbation dans le regard des témoins de la scène, tout en essayant de se remémorer combien de fois Nicolas avait prononcé son nom à l’antenne.

Serge venait de remettre le moteur en marche et faisait demi-tour. GIM, notre voilier, fonçait maintenant à pleine vitesse vers la sortie du fjord, abandonnant à leur pétilllement les trois glaçons égarés que nous y avions cherchés.

J'habite un petit village au sud-est du pays, ni trop près d'une grande ville – elles m'ont toujours fait peur – ni trop loin d'une gare TGV. J'y ai mené ma vie de cameraman indépendant. Au fil des années, j'ai substitué le professionnalisme à l'enthousiasme, mais j'ai réussi à ne jamais devoir filmer ce que je ne voulais pas voir. En termes de carrière, c'est un sabotage ; pourtant, je continue à penser que le contraire aurait été une erreur plus grave encore.

J'ai beaucoup voyagé, j'ai suivi en temps utile les recyclages que le métier impose. J'aime toujours faire des images, même si aujourd'hui une pile de cassettes à la substance diluée recouvre mes vieilles boîtes de film, où chaque plan est un souvenir.

Sébastien va arriver. J'ai exhumé les documents qui l'intéressent, et j'attends son aide pour remettre en état une antique table de montage que je conserve comme une relique encombrante, au fond du débarras. Pendant ces recherches, j'ai ouvert quelques-unes de ces boîtes rondes et j'ai déroulé à contre-jour les premières images de plusieurs bobineaux, au hasard. Je ne me rappelais pas avoir autant filmé ce bateau. C'est vrai que pendant plus de deux mois, il fut notre maison, notre refuge et notre base stratégique itinérante. Je me souvenais que nous étions sortis souvent pour nous promener, pêcher ou grimper. Je croyais avoir

consacré un métrage plus important à nos activités terrestres. Mais tout ça n'est peut-être que le résultat d'un choix aléatoire, et non représentatif. En fait, je cherchais des images de Cathy, de Serge, de Rodolphe, de tous mes compagnons de voyage ; et il n'y avait que le bateau, GIM, et son skipper omniprésent : Francis Leblanc.

C'est à son sac que je l'ai reconnu, autant qu'à son allure. Sur le quai, parmi les autres voyageurs qui semblaient tous savoir où ils allaient, sa lenteur laissait comprendre qu'il attendait qu'on le repère. Son vieux sac marin, sans autre marque que l'usure gagnée sur les pontons, arborait la gloire d'un long service passé à se moquer des modes et des perfectionnements factices. Sa taille et sa timidité m'ont mis à l'aise. Il n'était pas aussi grand que je l'imaginai, et j'ai eu l'impression que, faisant la même constatation, il s'était aussi senti rassuré.

Dans la voiture, il me parla de sa mère, de cet accident stupide qui avait anéanti la famille et fait ressortir chez lui le sentiment de n'avoir pas eu le temps de savoir qui était vraiment cette femme. Je fus surpris de voir combien il maîtrisait son émotion en évoquant ce manque, combien sa démarche s'ancrait dans une volonté d'autant plus froide qu'il la jugeait trop tardive.

De son père, il ne fit que me confirmer ce que j'avais appris il y a longtemps déjà, à savoir qu'il travaillait sur le port, qu'il entretenait et réparait des voiliers.

Dans son apparente froideur, il plaignait surtout sa sœur, une gamine que leur père allait chercher tous les jours au lycée.

On ne sait jamais comment aborder la douleur des autres. Faut-il l'évoquer, au risque de s'empêtrer dans des circonlocutions

ridicules, ou demander à celui qui souffre s'il préfère que le sujet reste à sa discrétion et attendre qu'il l'aborde lui-même, à condition qu'il accepte d'en parler ?

« Que veux-tu savoir sur ta mère ? Et que penses-tu que je puisse t'apporter ? »

Sébastien semble un peu perdu.

« Je ne sais pas monsieur ». Un silence. « Vous l'aimiez bien vous ? »

La question m'a laissé un moment sans voix, tellement elle était inattendue. Pourquoi ce gamin s'était-il interrogé sur une réalité pour moi si évidente ?

« Tu sais, je n'ai partagé que quelques mois avec elle et toute notre équipe. »

Sur cette période, elle était la fée du bateau. C'est étonnant comme la présence d'une femme rend les hommes plus convenables, attentionnés même. C'était super de l'avoir avec nous.

En disant cela, je mesurais combien ces mots ne me ressemblaient pas, bien qu'ils eussent exprimé ce que je ressentais vraiment. Comme si j'avais cherché des expressions plus aptes à être entendues par Sébastien, qu'à dire sans détour ce qui me remontait à la mémoire : ta mère, mon garçon, elle a sauvé notre honneur ; ce n'est pas rien.

Nous roulions en silence à travers une campagne accidentée qui semblait accaparer son attention. Je n'osais pas relancer la discussion, bien au contraire. Je tentais d'anticiper la réponse qu'il me faudrait donner à sa prochaine question, si elle se révélait aussi inattendue que la précédente.

« Et mon père ? Vous l'aimiez bien, mon père ? »

– Serge ? Moi oui. Tu sais, au départ de ces aventures, tout le monde ne se connaît pas forcément, alors chacun essaye de se présenter sous son meilleur jour. Et puis ça commence toujours dans l’enthousiasme, ces trucs-là. Après... et bien c’est justement l’aventure qui en décide. C’est d’ailleurs la signification du mot : ce qui advient.

– Toutes ces précautions pour éviter de me dire quoi exactement ?

– Qu’on ne rentre pas tous forcément les meilleurs amis du monde.

– Sans blagues ? »

Nous arrivions chez moi, une vieille bâtisse que j’ai retapée au fil des ans, en y investissant tout le temps et l’argent que je n’ai pas consacré au bonheur de ma famille. Aujourd’hui, j’y vis seul pendant les longues périodes où ma femme compense les absences que je lui ai imposées, en improvisant sa vie et ses déplacements professionnels, comme j’ai, à mon époque, combiné ma soif de voyage avec la conscience apaisée de faire bouillir la marmite.

J’avais préparé pour mon jeune invité la chambre où mon fils avait sans doute passé de longues heures à se demander quelle pouvait être la vie de ce père souvent si loin, qui revenait toujours fatigué et peu disposé à partir en vacances.

En regardant Sébastien dans ce lieu, j’eus le pressentiment que sa visite ne me laisserait pas indemne moi non plus et que, pour nous deux, il fallait que je m’y prépare. Ne serait-ce qu’en mémoire de Cathy.

Lorsque Serge avait rejoint le bateau, après avoir accompagné Roland jusqu'à l'hôpital, ils avaient failli en venir aux mains, Francis et lui. C'est La Brute qui les avait séparés, alors que Cathy désespérait de raisonner celui qui, pour tout l'équipage, était devenu son chevalier servant. Ce n'était pas une vulgaire histoire de cul, cela ne pouvait pas être. L'intimité, sur un bateau, est trop difficile à protéger pour que quiconque eût ignoré qu'un équipier avait cocufié le skipper. Nous ne savions rien des causes précises de cette altercation, que Cathy seule aurait pu nous expliquer. Les relations entre elle et Francis étaient devenues explosives. Celle que le seigneur avait présentée comme sa chose, était devenue une boule de colère qui avait rendu pénible la vie à bord. Tout, dans ses attitudes, témoignait du mépris dans lequel elle tenait désormais celui qui l'avait séduite, et amenée à partager sa cabine au long d'une croisière dans les canaux de Patagonie.

Entre Serge et Francis, il n'était plus question de mecs se disputant une nana, cela allait au-delà d'une bataille de coqs ; c'était une affaire d'homme, au sens où le premier semblait convaincu que l'autre ne méritait pas de l'être.

Jusqu'à ce que nous déposions Serge et Cathy dans la première ville argentine où ils pourraient trouver un consulat, un hôpital

et un avion, il avait fallu réorganiser les quarts, l'occupation des bannettes, les tours de cuisine et de vaisselle, jusqu'aux apparitions des uns et des autres sur le pont. Seul maître à bord selon les règles intangibles de la marine, Francis tenait son rang sans jamais faire allusion aux manquements des autres, comme s'il ne voulait pas aggraver sa situation, trop conscient qu'il était coupable d'une ignominie impardonnable, quoique gardée secrète.

Fut-il de seize mètres, la place manque cruellement sur un voilier lorsque deux personnes ne peuvent se croiser sans que risque d'éclater une bagarre susceptible d'en envoyer un, sinon les deux, par-dessus bord. Chacun d'entre nous se trouvait dans l'obligation de surveiller la circulation des belligérants. Je n'aurais jamais imaginé que l'immensité de la mer et des montagnes puisse être à ce point étouffante. Seules les manœuvres, lors des changements de cap ou de temps, nous apportaient encore un dérivatif physique salvateur. Heureusement, notre remontée de l'Atlantique sud nous a donné notre comptant de fatigue.

Sébastien a vu le film que j'ai ramené de là-bas. C'est ce qu'il m'a raconté. Mais il ne m'a pas dit ce qu'il savait de notre histoire. Il ne m'a pas dit ce que ses parents lui en avaient raconté, ni ce qu'ils lui en avaient sans doute caché. Je sais seulement que Serge me l'a envoyé pour que je réponde aux questions que son fils lui posait. La mort de Cathy avait à l'évidence déclenché quantité d'interrogations où s'était accumulée, dans la douleur de la disparition, la charge diffuse des non-dits.

Pourquoi maintenant ? Et pourquoi moi ? Ce que je savais n'ajoutait rien à tout ce qu'en savaient aussi les autres. Si les uns

avaient vécu un événement que d'autres avaient manqué, nous avions eu tout le temps nécessaire pour nous le raconter, l'interpréter et le commenter, au point d'en faire un souvenir commun.

Alors pour quelles raisons Serge avait-il décidé que le cinéaste de l'équipe était plus à même de satisfaire la curiosité de son fils ? Peut-être avait-il pensé que mon statut de témoin allégerait la charge de notre mensonge collectif. Ou bien que la relation filmée de notre aventure m'avait conduit, au long de plusieurs semaines de montage, à une maîtrise aboutie de la manière dont il faut sélectionner les documents pour leur faire dire ce que l'on veut, et taire tout le reste.

J'en étais là de ma réflexion, lorsque Sébastien apparut avec à la main une photo de sa mère, prise quelque temps à peine avant son accident.

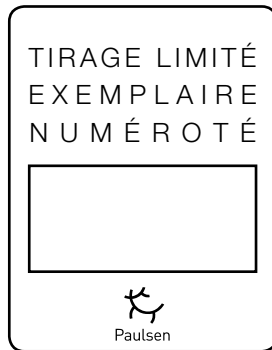
C'était bien elle, mais ce n'était plus le personnage magnétique dont j'avais gardé le souvenir. Sachant sa beauté impérissable malgré l'usure des ans, elle posait dans une attitude qui mettait toujours en valeur ce cadeau que la nature lui avait fait. Mais son regard n'était plus celui de la passionaria idéaliste qui nous avait tant séduits quand il s'était agi, pour nous tous, de choisir entre la démission récompensée et la dignité qui coûte.

Sébastien me montrait sa mère, et je mesurais le temps qu'il faut pour qu'un renoncement s'inscrive dans l'idée qu'on se fait du destin.

« On n'en a rien à faire de vos exploits à la gomme ! Vos sommets d'épouvante ou vos vagues comme des immeubles. On pourra toujours assumer les conséquences médiatiques ou financières d'un renoncement, mais l'irréparable, lui, nous collera à la peau.

Je ne vous comprends pas les garçons. N'importe quel sauvetage en mer ou en montagne vous conduirait à des actes héroïques, et là, comme si la référence avait changé, vous voulez vous débiter. Et pourquoi ? Pour rentrer à la maison sous les applaudissements de quelques milliers de frustrés qui veulent voir en vous les aventuriers qu'ils auraient aimé être ! Pour continuer à planer sur un monde de merde où vous vous êtes fait une petite niche confortable de baroudeurs sponsorisés ? C'est dingue, l'aventure, elle est là, devant vous ; la vraie aventure, celle qu'on n'a pas écrite à l'avance pour trouver du pognon, celle qu'ont vécue avant vous tous ces hommes que vous admirez tant, parce qu'ils l'ont assumée, eux. Et vous, vous voulez en construire une autre ? Une qui ressemble à celle que vous avez déjà vendue ? Vous cherchez quoi ? Des points de retraite pour marginaux ? »

Il a été tiré de cet ouvrage
1 000 exemplaires numérotés,
le tout constituant l'édition originale.



Achévé d'imprimer par Ermes Graphics
à Turin (Italie) en janvier 2016
Dépôt légal : janvier 2016
ISBN : 978-2-35221-176-1

Denis Ducroz

N'approchez pas de l'île Dawson

Roman

Longtemps, Denis Ducroz a participé à la fabrique du héros quand, caméra au poing, il filmait la geste héroïque de baroudeurs sponsorisés qui jouaient leur vie et leur avenir médiatique sur les océans et les montagnes du monde. C'était au siècle dernier, au tournant des années quatre-vingt. Avant YouTube et la GoPro. De ces expériences à haut risque, Denis Ducroz a su faire fond pour écrire *N'approchez pas de l'île Dawson*.

Le roman, centré sur une expédition mer-montagne en Terre de Feu, nous révèle les secrets de fabrication d'un film destiné à satisfaire l'ego d'aventuriers professionnels, à assurer le retour sur investissement des sponsors et fournir de bien belles images aux chaînes de télévision.

La belle histoire se fracassera sur la vraie, la grande, celle qui voit un peuple martyrisé par un dictateur (ici, le Chili sous Pinochet). L'équipage, au hasard d'un mouillage improvisé, recueillera deux évadés du bagne de l'île Dawson. Deux morts-vivants que d'aucuns trouvent encombrants quand d'autres, menés par la belle et lumineuse Cathy, rêvent de les sauver.

Denis Ducroz a su affronter la complexité d'un récit ambitieux, sans jamais rien concéder aux exigences du style. *N'approchez pas de l'île Dawson* est un formidable thriller, le premier publié aux éditions Paulsen. Le livre refermé, surgit aussitôt la question : à quand la suite ?

22,00 € TTC (prix France)



www.editionspaulsen.com